

PÓLIS
NULLE-PART



*Les textes annotés par des symboles ornementaux renvoient
à des gloses situées en fin d'ouvrage.*

Chagrinée par les intempéries, elle constate que le gris est là depuis longtemps. Subjugée, elle repense à ses pommettes rouges qui doraient autrefois sur la terrasse du toit. Le linge et son odeur toujours fraîche, venaient s'y frotter quand le vent se levait.

Lui n'était jamais annonciateur de pluie.

Là-bas, quand elles le décidaient, les intempéries étaient des torrents chauds. Nous nous abritions sous nos écharpes ou ce qui pouvait convenir pour couvrir nos corps à plus d'1%. Nous essayions la plupart du temps de trouver un abri.

Il était difficile de se couvrir entièrement lorsqu'un repère s'offrait à nous. Nous cherchions alors à rentrer dans des propriétés privées qui nous chassaient très souvent par des groupes de chiens bruyants.

Là-bas, quand elles le décidaient, les flaques se transformaient en lacs. Nous remontions alors nos robes et nos pantalons afin d'avancer sans se tremper jusqu'aux cuisses. Dans ces entrelacs, nous imaginions tout, surtout le pire. Les lacs séchaient en quelques heures. C'est comme si l'absorption des sols était aussi chaude en degrés que la pluie ne l'était en quantité. Une fois la traversée faite, la détente passée qui s'était entourée des pierres chaudes s'annulait. Nous étions fatiguées.

Il était difficile de trouver un taxi pour retourner dans la capitale lorsque les entrelacs ne souhaitaient pas délayer nos chaussures.

La montagne humectée avait créé de fines rivières sous nos semelles pointues et l'énergie des circuits électriques n'avait jamais autant vibré.

Le ciel était rose, la lune rouge, parfois bleue. Elle provoqua les règles de l'une d'entre elles une fois,

la lune.

Elle éclairait ce qu'elle pouvait, quand le gris de la pollution ne noyait pas ses larmes.

Le toit s'habitait comme un grand canapé dans lequel nous pouvions nous rouler. Chacun y trouvait son compte. La plupart écrivaient, lisaient, fumaient de la marijuana, prenaient un peu de rapé, buvaient les bières consignées de l'Oxxo le plus proche ou sirotaient un maté.

Les hélicoptères de police patrouillaient chaque matin, à 8 h. Le bruit devait réveiller ceux qui dormaient sans protection d'oreille interne. D'ailleurs nous appelions nos oreilles les oreillettes du cœur, car lorsque nous dormions, nous entendions nos coeurs battre. Comme s'ils vivaient de manière autonome durant la veille, comme s'ils continuaient à s'exalter de la vie dans le somme.

Eux, la *police du ciel*, ne pouvaient entendre quoi que ce soit. C'est comme si leur pouls était devenu inexistant et leur écoute impossible.

La une des journaux était toujours tragique. Les cadavres, les blessures mortelles étaient en premier plan, en première page. *Voilà ce qui arrive*. C'est ce que disaient les journaux. Passez de l'autre côté de la légalité, passez un pacte avec les narcos, passez plus d'1 km si vous êtes une femme seule, prenez le métro seule, passez à vélo à côté du métro-bus la nuit et *voilà ce qui arrive*. Le viol et la mort planent au-dessus de vos têtes. Une petite bougie flotte dans la confortabilité de votre âme, jusqu'au jour où, *voilà ce qui arrive*.

LA CONTINGENCE NE SERA PAS
ADMISE PAR LE GOUVERNEMENT
CAR ELLE N'EST PAS UNE SEULE ET
MÊME RÈGLE.

L'UTOPIE NE SERA PAS
RÉALISÉE CAR SON BÉNÉFICE N'EST
SAISI QUE PAR LE
POUVOIR ÉCONOMIQUE

LA RÉVOLUTION NE SERA PAS
INJECTÉE
CAR ELLE N'EST PAS CONSIDÉRÉE
COMME UN CHAMP DES
POSSIBLES.



Nous passions de cabanes en cabanes, à reprendre ou modifier les choix esthétiques des anciennes passantes, comme le nomadisme d'autrefois. Là où les lignes de désirs architecturales existaient seules. Là où les grandes routes semblaient à des autoroutes éternelles n'existaient pas encore.



Ces lieux dans les montagnes où les nomades créaient leurs maisons avec ce qu'il y avait près du lac.



Le plastique et le synthétique contenaient la transformation esthétique des lieux habitables. Nous arrivions à boucher les trous des abris retrouvés avec des récupérations et des déchets mais également avec nos foulards et nos boucles d'oreilles.

Nous étions des passantes
et non plus des passifs.

Nous allumions nos bougies avant le somme et dormions après l'ivresse comme la plus ancienne des natives.

L'une d'elle se demandait si l'art premier nous permettrait un jour d'atteindre plus facilement le ciel. Puis elle se rappella que les buildings avait détruit la vue de celle qui se tenait en bas.

Elle se rappelait du toit-terrasse. Lorsqu'elle était dessus, elle y voyait tous les autres ; de grandes étendues de terrasses colorées.

C'était un toit qui, par son ouverture, lui avait ouvert son propre esprit. En comparant le corps à l'immeuble, elle comprenait qu'avoir l'esprit ouvert fonctionnait pour tout type d'enveloppe.

Plus tard dans la journée en recherchant quels autres pays ont ce même type d'architecture, elle sera surprise de constater qu'il s'agira majoritairement des pays du Tiers Monde.

Voici la liste qu'elle avait établi des pays ne possédant pas de toiture fermée :

MEXIQUE, CUBA, GUATEMALA, COSTA-RICA, PANAMA, VENEZUELA, COLOMBIE, EQUATEUR, PÉROU, BOLIVIE, BRÉSIL, PARAGUAY, URUGUAY, TERRE DE FEU, ISRAEL, PALESTINE, ALGÉRIE, MAROC, SOMALIE, ETHIOPIE, DJIBOUTI, ERYTHRÉE, MALI, NIGER, MAURITANIE, BISKRA, TAMANRASSET, EGYPTE, YEMEN, OMAN, ARABIE SAOUDITE, SYRIE, IRAK, IRAN, AFGHANISTAN, PAKISTAN, INDE, NÉPAL, OUZBÉKISTAN, AZERBAÏDJAN, BANGLADESH, GRÈCE, MYANMAR, MONGOLIE, TAIWAN, VIETNAM, CORÉE DU SUD, CAMBODGE.

Les lunes et les soleils s'unifiaient sur les murs colorés. Ils étaient rouges, jaunes, verts, roses, beiges, bleus, violets.

Parfois, des artifices les embellissaient : il y avait des faux papillons verts et des plantes Magenta qui débordaient des balconnets.

Aux intersections, des bouts de verres étaient collés dans du plâtre pour protéger l'agrégat charnel des voleurs potentiels. Mais la *police du ciel* volait beaucoup pour les dissiper.

Là-bas, le temps était doux les 3/4 de l'année. La poésie flottait entre les toits-terrasses jusque dans les guirlandes de sacs-poubelles qu'elles recyclaient. Les petits bouts de plastiques bleues formaient comme des lignes entrecroisées de fleurs dans les ruelles.

Ici, les guirlandes brillent à Noël et ce ne sont pas les habitants qui les installent.

Elles ne chantent pas et leurs lamentations temporelles ne sont visibles qu'à l'œil nu, jamais à l'oreille.

Là-bas, certaines ont des distorsions sonores qui amènent une mélancolie douce et calme. Les chants sortent de leur brillance. Les rues sont calmes, grandes, avec beaucoup d'arbres. Ils y réparent leurs voitures sur le trottoir et nous mangions sur les trottoirs aussi, assises avec eux.

Là-bas, l'architecture du ciel est inquiétante dans les quartiers gris. Les êtres y portent des mallettes et des chaussures pointues. Pourtant, quelques-uns se sont tus après le tremblement des os profonds. Les buildings branlants se condamnaient alors à porter de longues robes de protections. Elles tentaient de camoufler la destruction des ossements. Elles étaient déchirées et laissaient quelques fois apparaître les fondements écroulés, l'électricité mortelle, les câbles éteints.

Voilà ce qui se passait réellement.

Là-bas, les buildings n'avait pas le même socle empirique qu'ici. Ils étaient fragilisés par le non-sens de ces graines blanches indigestes.

Là-bas, le soin était de bonne augure et la médecine traditionnelle était de meilleur conseil. Les racines ont toujours été ce qu'elles fabriquaient de mieux.

Après le malheur causé par les hommes blancs, elles avaient réussi à garder un peu de leur richesse.

Certaines faisaient des Témazcal. Elles s'enfermaient dans des maisons en terres dans lesquelles elles mettaient des pierres brûlantes qu'elles noyaient d'eau. Le brouillard les enveloppait tellement qu'elles se mettaient à chanter. Chacune apportait sa note. Certaines faisaient des déclarations d'amour, d'autres pleuraient, d'autres se dénudaient, d'autres méditaient, combattaient la chaleur
elles.

L'atteinte des étoiles était le stade ultime nous disaient-elles. Il fallait répéter de nombreuses fois le rituel et faire de très longues marches quotidiennes dans la montagne pour y arriver.

Nous ne l'avons jamais fait.
Nous n'avons jamais atteint ces étoiles-là,
là-bas.

Celles que l'on voyait étaient énormes, comme des cailloux brillants de mille feux qui tombaient sur nous. Nous voyions presque le mouvement de chute, comme des tracés de scintillements venir vers nous.

Elles chutaient avec la trace de leurs fantômes temporels.

Nous voyions la rotondité de la Terre, comme si nous étions au bon endroit avant la fin. Comme si c'était là que le temps était vécu, vu et saisi. Comme si cette planète en était une autre, plus près du ciel. Comme si c'était là, le bon endroit.

L'une d'elle avait listé toute leur itinérance :
Teotitlán del Valle, Monte Álban, Mitla, San José del Pacífico, Zipolite, Mazunte, Puerto Escondido, Ruta 99, San Cristóbal de las Casas, San Juan Chamula, Montes Azules, Tuxtla, Mexico DF, Texcoco.

Elle adorait Teotitlán del Valle
elle l'avait noté en premier.

Là-bas, elles étaient toujours sur le toit ouvert des *collectivos* où elles chantaient souvent. Normalement, on y mettait les bagages des voyageuses. Cet espace restreint était plus en hauteur que le reste, ainsi, sur le toit du *collectivo* la route se transformait en manèges. Les arbres se fouettaient sur les rambardes de protection. Nous la voyions juste au-devant, nous paraissions aller plus vite.

Au sommet du camion, nous riions tellement que l'une d'entre elle versait de chaudes larmes sans même s'en rendre compte. Nos états s'apparentaient à un état second proche d'une quantité de joies assemblées pour en faire un manteau d'hiver, l'été.

Au passage de quatre Mexicaines en quad, elle
s'aperçut enfin qu'elle pleurait.

Elles passaient à toute vitesse, comme les guerrières du bonheur. Elles portaient des petits hauts et des shorts un peu larges. L'une d'entre elles avait de grosses tresses. Elles formaient une sorte de gang des merveilles.

Les routes étaient sinueuses et traversaient les forêts. La masse végétale nous masquait l'atteinte du ciel et l'odeur chaude des arbres se dégageait.

Elle n'avait pas vu, mais ses grosses larmes avaient trempé tous les voyageurs qui se tenaient juste en dessous, dans le *collectivo*.

Lorsqu'elles descendirent, elles se sentirent montrées du doigt par la quantité d'eau chaude qui s'était déversée. Leurs joues rougirent quelques secondes. Une fois descendues, elles continuèrent à rire en marchant. Elles trouvèrent des noix de coco à sabrer. Elles chantaient:

« Depuis la nuit des teemps, les feemmes,
nous sommes le contineent
noir. »



MAISON POMPÉIENNE,
PALAIS DE JUSTICE ET DE LA CITÉ,
CHÂTEAU DE VINCENNES,
PALAIS DU LOUVRE,
CHÂTEAU DE
PLESSIS-LÈZ-TOURS,

 CHÂTEAU DE BLOIS,
DE FONTAINEBLEAU, DE SAINT
GERMAIN-EN-LAYE,
PALAIS DES TUILERIES,
CHÂTEAU DE VERSAILLES,
PALAIS-ROYAL, DE L'ÉLYSÉE,

PALAIS DES DUCS DE LORRAINE,
DU GOUVERNEMENT DE NANCY,
PALAIS DUCAL DE NEVERS,
DE LA DIÈTE D'ALSACE-
LORRAINE,

PALAIS ARCHIÉPISCOPAL DE
TOULOUSE,
CHÂTEAU CLOEYS,
CLIPPIACUM,
COLLÉGIALE SAINT-PIERRE-ET-
SAINT-PAUL & PALAIS
DELPHINAL DE SAINT-DONAT,

PALAIS ABBATIAL
SAINT-BÉNIGNE,
PALAIS ARCHIÉPISCOPAL
D'AIX-EN-PROVENCE,
PALAIS ABBATIAL JEAN DE
BOURBON,

PALAIS ÉPISCOPAL DE LESCAR,
PALAIS DU PHANO, DU RHIN,
DE NIEL, DE ROHAN ET DE RO-
HAN DE STRASBOURG.



LE CHÂTEAU DE
BELLEVUE,
LE PALAIS DE LA FEMME,
LE CHÂTEAU DE CHENONCEAU



Oui, il avait toujours fait gris ici.

Là-bas aussi d'ailleurs, pour elles.

Et par-là également.

Partout

seulement pour elles.



Toutes ensemble nous habitons dans un long et
large boudoir infini
aux multiples escaliers
aux multiples fenêtres
aux multiples siècles.

Celui-ci nous protégeait d'une certaine manière
de la continuité du temps des patriarches. Le
temps s'arrêtait pour vivre d'autres vertus.

Autour de toutes les tables, elles avaient toutes
tiré la carte de la Maison Dieu



Précédemment sur le toit-terrasse, nous mêlions nos discussions au fil des rayons du soleil.

Le groupe de rock chrétien venait répéter dans l'église à côté. Parfois, nous sentions des odeurs de marijuana arriver jusqu'ici, sur le toit. Comme si le péché ne pouvait se masquer.

Le sommet est comme l'âme,
comme ce qui résulte du chemin des pieds
à la tête.

Pour un immeuble, il est important d'avoir l'esprit ouvert afin de faire circuler la chair de celui-ci.

Si les atomes ne se rencontrent pas dans l'âme, alors où ? Sur un palier éphémère ? Comment tisser avec un seul fil dans toute une capitale ?

L'une d'elle avait trouvé une campagne solide, harmonieuse et sans police. Elles y allèrent pour tisser des liens et de la laine. Une pipe légèrement aromatisée d'opium se partageait. Elles étaient au centre, au tour de la table de l'immense jardin. Un cheval blanc s'y baladait. Il n'était pas anodin de le voir proche et immobile.

Deux chiens géants déambulaient.

L'une d'elle se souvint avoir déjà vu ce type de chien, semblables à des Saint-Bernards sans cloche. Il s'agissait d'un couple amoureux.

Son chemisier vert s'accordait parfaitement aux écoles du village. Certains la regardaient avec stupeur, ce à quoi, lorsqu'elle l'avait appris, avait répondu :

« Je ne regarde jamais quand on me regarde ».

Dieu les avait détruite autrefois. Elles ne savaient plus comment éprouver l'amour d'autrui sans penser aux péchés à venir.

Eux, n'avaient jamais parlé de Déesse de l'univers.  Jamais de courage et de force dans l'invisible. Toujours et seules la prudence, le fécondité et le mariage avaient catégorisé les femmes. Autrement dit la réflexion de l'esprit, la possibilité communautaire naturelle et la destruction par la monogamie éternelle suggérée.

L'invisible avait détruit beaucoup de femmes et d'hommes et leurs corps flottent encore dans l'éther perdu.

Lorsqu'elle songeait aux châteaux Français, elle se disait que le rêve nocturne dans les chambres devait être de mise. Dans ces grands lits individuels, au bois neuf et aux tapisseries luxueuses, elle pensait que les toits devaient protéger du ciel. Elle se souvint d'ailleurs que dans l'histoire des hommes, on a longtemps eu peur du ciel. Ils n'avaient jamais songé que, pourtant, les toits attirent la foudre.

La beauté des toits des châteaux sont comme des couronnes merveilleuses et grises. Elles habillent les corps fortifiés et leur donne une grande posture.

Le chapeau protège de la pluie, il est vrai. C'est pour cela que nous l'ôtons l'été.

Ici, à cause des anciennes guerres, les gens portent des chapeaux, l'été. Tout est mesuré selon deux choses : l'hiver et la domination.

Ils vous habillent et vous le rappellent tous les jours dans la rue.

RÉDUIRE LA DÉFENSE,
CHANGER
L'ARCHITECTURE MILITAIRE.

MÉLANGER LA TERRE DE FEU ET
LES CHÂTEAUX DU MONDE.

SUPPRIMER LES CHEFS DES ÉTATS,
LES ATTAQUANTS,
L'IMPÉRIALISME, L'OLIGARCHIE.

PENSER MISARCHIE



Ailleurs, nous avons découvert un tout autre édifice. Sa forme carrée fusionnait dans le cercle. Autrement dit, la terre fusionnait avec l'infini du ciel. L'octogone était en pierre. Sans chapeau il était ouvert aux étoiles, aux humains, aux autres animaux, aux végétaux, à l'air, au feu, à l'eau. L'architecte était le soleil lui-même.

Tout agrégat pouvait entrelacer la pierre solaire qui n'habite jamais seule.

La science du ciel s'observait alors sans toit.



Là-bas dans le Castel del Monte, l'androgynie architecturale se résolvait enfin. Le défense n'existait pas et l'ornementation présentait des créatures mythologiques et des végétaux.

Les escaliers en colimaçons montaient à l'inverse du sens d'une aiguille d'une montre ce qui évitait le port d'arme ou alors l'obligeait à être seulement par la main gauche.

Or, ici, les assaillants déversent des émotions négatives par la droite, partie du corps amputée par l'affluence des tensions musculaires abusives.

Là-bas, après notre voyage, nous ornementions ce château abandonné d'artifices colorés. Nous rétablissions les pierres précieuses des murs. Elles étaient souvent en forme de losange et d'une fluidité telle, que la transparence du verre laissait passer les rayons du soleil. Elles étaient vertes et violettes. À l'entrée principale, une seule pierre accueillait de nouveau les potentiels visiteurs.

Elle était beaucoup plus grande que les autres et recevait le plus le soleil.

Ainsi en arrivant devant, des éclats de lumières blanches traversaient le grand cercle rouge. Nous nommions alors le château « O » et nous en parlions comme d'un lieu sans autre but que celui de s'éloigner de la *police du Ciel*, du contrôle de l'éther.

La pleine lune était en Sagittaire et Jupiter se rapprochait de la lune éclairée. On pouvait la voir facilement mais l'une d'entre elle ne la voyait pas. Pourtant c'est elle qui ressentait le plus cette force dans son corps qui la rendait parfois brutale.

La décoration avançait.

Pendant que l'une s'occupait de fabriquer un puit, l'autre partait explorer la flore des alentours.



Désormais à l'entrée du château, autour du cercle rouge « O », de longs froufrous violets épais l'entouraient de douces parenthèses emplumées.

Oui l'amour était partout. Dans la confection de leurs objets à leurs formulations de phrases. Toute attention était portée à l'autre. Parfois, bien-sûr, les décisions exaltantes se prenaient sur un coup de tête. Mais jamais la langue ne fourchait. Jamais les blagues ne visaient le mal. Quand il était là, alors, il était là. Chacune s'en occupait comme elle pouvait.

Là-bas l'attention était de mise.

Ici aussi d'ailleurs.

MATRISTIQUER
LES ÉDIFICES



FINIR LA TOUR DE BABEL



Nous avons réussi à fabriquer une trappe pour ouvrir le passage au toit. On y avait planté divers plantes après avoir disposé l'agrégat de terre qui formerait bientôt un jardin suspendu. Il y avait des Paulownia, des Lobelia, des Glycines, des Styrax, des Cèdres, des Lavatere escholtzia, des Rudbeckia. Dans le potager, des bananiers, des tomates, des avocats, des orangers, des citronniers, des fraisiers, du maïs, des céréales, des laitues, et des oliviers.

La fontaine de mosaïque était bleue électrique et les insectes venaient rapidement y goûter l'eau tempérée.

Des graviers étaient disposés au sol pour éviter aux incendies de se déclencher et les plantes grasses se réjouissaient.

Les voyageuses passaient de temps en temps. Elles apportaient des amphores de vin et quelques pièces de fromages. Certaines jouaient de la harpe. L'une d'elle dégagait un tel magnétisme qu'elle envoûtait celles qui dinaient.

La lumière lunaire, la quatrième habitante du château, rendait parfois les nuits longues. Les pierres et verres colorés, les miroirs, les quelques bibelots scintillaient et se faisaient écho entre eux dans la nuit, entre les grandes voûtes devenues sombre.

Elle voulait échanger *le* nuit avec *la* jour. Elle n'aimait pas que la lune soit associée aux femmes car c'est elles qui apportaient les rayons de soleil. Mais les autres aimaient trop la nuit pour accepter ce changement qu'elles trouvaient finalement assez fade. L'autre était déçue parce-qu'elle trouvait difficile de lier l'action à la nuit. Ça ne lui évoquait rien d'autre que le sexe, les boudoirs et les *non-lieux* de la vie.

Elle ne comprenait pas jusqu'à ce que l'une d'elle lui dise : « Tu sais, les actions se passent le jour, pour celles qui décident qu'elles se passent le jour, et inversement pour la nuit. Si tu préfères la nuit, alors agit la nuit. Ce ne sont que des constructions, il n'y a pas de séparation ; juste des confluences d'énergies infinies. Les hommes ne sont pas le soleil de même que les femmes ne sont la lune. Les deux astres n'ont pas de genre et sont dépendants l'un de l'autre. N'oublions pas que *le* soleil est *une* étoile et que *la* lune est *un* satellite. »

Sur ces derniers mots, là-bas, nous nous rendormions enlacées.

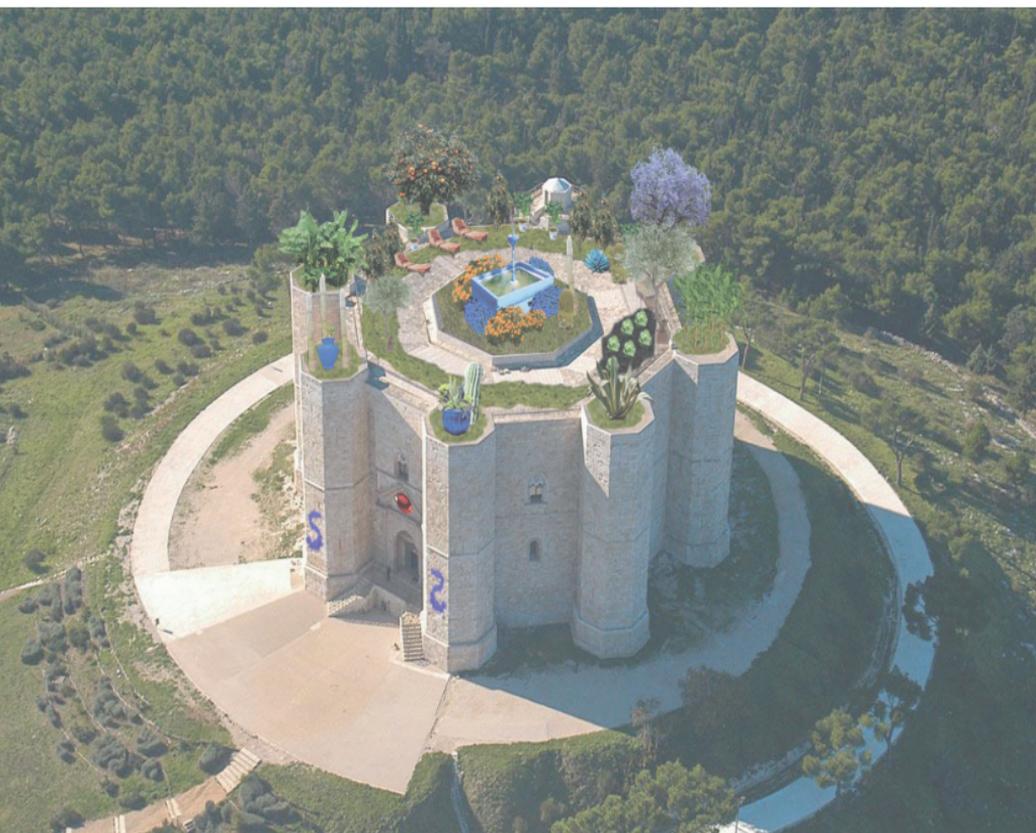
Nous confondons souvent ces deux choses.

L'agitation procure des sensations agréables, mais ce ne saurait être que des plaisirs de remplacement.

L'amour.

Lui, ne se remplace pas.







Gloses





« La révolution ne sera pas injectée » provient d'un manifeste étudiant poitevin qui se nomme *MATRAQUE*, de l'édition Nocture/Diurne. Les extraits ci-dessous sont des traductions du texte de Terre Thaemlitz.

« La révolution ne te seras pas apportée par 4 ans d'université sans sortir du campus.

La révolution ne sera pas descriptible avec des mots approuvées par les professeurs racisé.e.s et leurs jeunes élèves impressionnables qui s'auto-labellent fièrement « Queer » sans aucun sens de l'ironie ou du risque, mais censurent des termes comme « she-male », travelo, travesti ou transgenré.e.

La révolution ne te seras pas apportée par le Guggenheim, Whitney, MOMA ou Tate, elle ne verra pas Jack Halbestam lisant Gaga Manifesto puis faisant la morale à la foule en plaisantant sur le fait qu'un million de personnes qui aiment Lady Gaga doivent forcément signifier quelque chose.

La révolution ne remerciera pas les riches mécènes des arts.

La révolution ne te fera pas maigrir de trois kilos, parce que la révolution ne sera pas injectée, mon frère.

[...]

Il n'y aura pas de slowmotion ou de nature-morte de Del LaGrace Volcano poussant une poussette à travers Heathrow dans un costume rose bleue et violet gardé spécialement pour ce genre d'occasion.

[...]

Il n'y aura plus de détenu.e.s transgenres violé.e.s et attaqué.e.s par des gardiens de prison ou des condamnés armés après s'être défendu.e.s eux et elles même contre des oppresseurs sur le point de leur exploser la cervelle. L'hymne ne sera pas écrit par Elton John, Stephen Sondheim, ni chanté par George Michael, Ricky Martin, Madonna, Melissa Etheridge ou les Village People. La révolution ne sera pas injectée.

[...]

La révolution ne combattra plus les développements prénataux susceptibles de causer la dysphonie. La révolution ne vous mettra pas dans le siège du conducteur.

La révolution ne sera pas injectée, ne sera pas injectée, ne sera pas injectée, ne sera pas injectée. La révolution ne sera pas une hormone, les enfants. La révolution sera difficile à avaler. »

The Revolution Will Not Be Injected, Terre Thaemlitz



Une ligne de désir est en zone urbaine un sentier tracé graduellement par érosion à la suite du passage répété de piétons, cyclistes ou animaux. La présence de lignes de désirs (à travers les parcs ou terrains vagues) signale un aménagement urbain inapproprié des passages existants.

Le sentier créé représente souvent le cheminement le plus court ou le plus commode entre deux points. La largeur et l'ampleur de l'érosion sont des indicateurs de la nature du trafic que le sentier reçoit. Les lignes de désir sont des raccourcis là où les chemins officiels prennent un tracé indirect, sont discontinus ou sont inexistantes.

« Les études du piétinement dû aux cheminements ont largement démontré que les impacts sur les sols et la végétation surviennent rapidement dès les premières utilisations des lignes de désirs. Quinze passages peuvent suffire pour voir apparaître un sentier distinct, apparition qui attire alors d'autres utilisateurs. »

Wikipédia.



Ici, le clin d'œil s'adresse à l'ouvrage
 « *Go West : des architectes au pays de la contre-culture !* »
 de Caroline Maniaque.

Fin des années 1950 aux États-Unis d'Amérique. Sur fond de protestation contre la ségrégation raciale, la guerre du Viêtnam et, plus largement, contre l'American Way of Life, un vaste mouvement contestataire renverse, pour un temps, l'image que renvoient les États-Unis en direction des intellectuels européens. Des penseurs tels que Marcuse, Mumford ou Illich nourrissent cette critique radicale de la société qui remet en cause le mode de vie dominant, au profit d'expériences nouvelles où l'expressivité, la personne et le groupe deviennent des valeurs montantes. Ces nouveaux modes de vie induisent, en particulier, de nouveaux modes d'habiter et de construire. Architectures et technologies alternatives fleurissent alors un peu partout, et plus particulièrement dans quelques foyers mythiques : la côte Est, le Sud-Ouest, la Californie.

Par exemple, des verreries sont fabriquées en forme de cercles avec des toitures de verres. À l'intérieur il y a des rideaux pour réchauffer la pièce. L'utilité de cette beauté se trouve dans le sol ; en effet un tunnel y est creusé jusque dans la maison et la chaleur se propage. Plusieurs formes de cabanes en bois sont également construites dont quelques unes en forme de pentagone. D'autres sont faites uniquement de récupérations.



Extrait du chant révolutionnaire féministe du M.L.F de 1971 par *Les petites marguerites*.

En chantant cette chanson, les personnages clament un éloge de l'amour qui passe par un éloignement de la division.

*Nous qui sommes sans passé, les femmes,
Nous qui n'avons pas d'histoire,
Depuis la nuit des temps, les femmes,
Nous sommes le continent noir.*

Refrain :

*Levons-nous femmes esclaves
Et brisons nos entraves
Debout, debout, debout !*

*Asservies, humiliées, les femmes,
Achetées, vendues, violées,
Dans toutes les maisons, les femmes,
Hors du monde reléguées.*

Refrain

*Seules dans notre malheur, les femmes,
L'une de l'autre ignorée,
Ils nous ont divisées, les femmes,
Et de nos sœurs séparées.*

Refrain

*Le temps de la colère, les femmes,
Notre temps, est arrivé,
Connaissons notre force, les femmes,
Découvrons-nous des milliers !*

Refrain

*Reconnaissons-nous, les femmes,
Parlons-nous, regardons-nous,
Ensemble, on nous opprime, les femmes,
Ensemble, Révoltons-nous !*

Refrain



Liste non-exhaustive de toutes les résidences royales où les femmes ne sont pas acceptées dans le salon (lieu politique).

Elles finiront dans le boudoir, lieu créé pour accueillir l'oisiveté. C'est ici que certaines relations se construisaient pour parfois, aller plus loin...

L'invention du boudoir correspond à la date d'interdiction des femmes de participer officiellement à la politique. On peut donc s'apercevoir que leur destin (pour les bourgeoises) était déjà tracé. Condamnées à s'occuper à autre chose que de la communauté et de la gouvernance, elles deviennent esclaves de ce qui pourrait s'apparenter à une vie agréable : l'oisiveté permanente et la « cour » des hommes.

Note : Les gouvernantes sont toujours domestiques à l'inverse des gouvernants.

Ces derniers occupent 98 % des noms de rue en France, soit 63 500 noms masculins pour 1 500 noms féminins. Voilà les parasites de l'inconscient collectif toujours présent dans notre environnement quotidien.



La première bâtisse est un château construit pour une femme.

Le deuxième n'est pas réellement un palais mais un immeuble à Paris qui accueille les femmes marginalisées à cause des violences conjugales ou autres situations difficiles.

La troisième bâtisse est créée notamment par des femmes. Il est nommé à l'époque « le château des Dames ». C'est une bâtisse rare pour l'époque où elles participent pleinement à la construction d'une architecture.



Ici la grisaille est une métaphore du capitalisme. Elle avait déjà été employée un peu plus tôt dans le récit avec l'évocation d'une ville où les habitants y marchent avec des chaussures pointus (d'agent immobilier ou tout autre emploi relatif à l'économie et au profit).

Ici la grisaille fait écho à cela, et souligne l'omniprésence d'un patriarcat international. Cela est notamment notifié avec le simple nom des rues :

Rappelons que seulement 2 % des rues en France ont des noms de femmes (Jeanne d'Arc et Simone de Beauvoir dans le top 2) et que les 98 % restants sont attribués à la gente masculine.

En ce sens, la grisaille est effectivement partout, surtout pour Elles. Même si cet exemple reste très soft, surtout d'un point de vu féministe international, il n'en reste pas moins révélateur.



La carte de la Maison Dieu du Tarot représente une tour, carrée à sa base, plantée sur une terre vallonnée parsemée de touffes d'herbes. Une flamme énorme sort du toit.

Les personnages semblent tomber sur le sol ou être expulsé de la tour. La tour a des fenêtrures noires, et toutes une série de boules multicolores résultent de cette explosion.

La Tour en elle-même semble montrer une forme de destruction. Elle rappelle la tour de Babylone avec l'ambition et l'orgueil. Elle explose et sort d'elle tout ce qui est trop contenu de manière à faire de la place à de nouveaux éléments. La flamme en haut de la tour pourrait faire penser à l'étincelle de la vérité qui casse l'ignorance et l'obscurité.

La carte montre qu'ils tombent la tête la première car ils se retrouvent totalement chamboulés par la révélation interne. Il s'agit de la prise de conscience.

Placée là dans le récit, la carte évoque la révolte, l'intériorité des femmes mise de côté qui se met à sortir. La négligence et leur mise à l'écart ne créera plus d'angoisses internes car la réunion nouvelle s'opère.

Vivre entre les doigts des patriarques sans jamais les toucher,
voilà la conclusion.



Pour aller plus loin, dans ce reproche fait à la représentation de la Femme dans la mythologie chrétienne, nous pouvons comparer la prudence et la fécondité aux notions de déesses, de muses et de nus qui sont les symboles des statues féminines présentent dans les rues et donc, d'une certaine manière encore dans l'inconscient collectif ; en opposition aux statues des généraux et présidents pour lesquels nous continuons de rendre hommage pour les meurtres commis et encore en cours.



Michel Pastoureau : « *Dans la symbolique et la sensibilité du haut Moyen Âge occidental, le bleu reste une couleur peu valorisée et peu valorisante, comme elle l'était dans la Rome antique. Au mieux, elle ne compte pas, ou en tout cas moins que les trois couleurs autour desquelles s'organisent encore tous les codes de la vie sociale et religieuse : le blanc, le noir et le rouge. Elle compte même moins que le vert, couleur de la végétation et du destin des hommes, et couleur qui passe parfois pour « intermédiaire » entre les trois autres. Le bleu n'est rien, ou peu de chose ; à peine la couleur du ciel, qui pour beaucoup d'auteurs et d'artistes est plus souvent blanc, rouge ou doré que vraiment bleu.* »

p. 32 *Bleu, histoire d'une couleur*. Édition du Seuil.

Dans le texte, la spéculation s'opère alors sur une crainte réelle de l'infini représentée par le brouillard bleu du ciel. En réfléchissant à la représentation du ciel à l'époque des constructions des châteaux, il y a ici une analogie entre le déni de l'emploi de la couleur céleste et la construction de toits gigantesques, comme s'ils avaient été construits dans un but de surprotection.

En effet, la France étant un des pays le moins touché par les dégâts météorologiques, il y a peu de sens à une protection de ce type. Il s'agirait donc d'une construction bourgeoise et individualiste de surprotection qui empêche les habitants de vivre en hauteur, de voir l'horizon et partager des liens au milieu de l'éther.



Le concept de Misarchie provient d'Emmanuel Dockès. Il élabore une société libre et démocratique sans Etat ni capital. En mettant l'accent sur la sécurité sociale et l'éducation, il réussit à trouver un système de cohabitation fonctionnelle.

Le régime se construit autour d'un système politique évolutif et non pyramidal. Une sorte d'hyper-démocratie dont le but ultime serait de réduire les pouvoirs de l'Etat pour maximiser la liberté de chacun.

À noter qu'il pense en fonction d'une société bien trop encrée dans le capitalisme pour pouvoir être supprimée totalement en un seul coup. Il s'agit d'étapes, de progression. Ainsi, dans ce monde-là, sans trop accentuer l'utopie mais en gardant à l'esprit que le système est monstrueux, il s'agira de supprimer l'Etat, petit à petit.



Château italien construit pour et par Frederic II lui-même. À cause du fort symbolisme dont le lieu est imprégné, il a été suggéré que le bâtiment pourrait être une sorte de lieu de culte, ou peut-être une sorte de temple du savoir, où l'on peut se consacrer à la science et plus précisément à l'astronomie sans être dérangé.

Le château est constuit sans toiture mais avec une terrasse qui rappelle la possibilité d'habiter le commun et le ciel en même temps.



L'image d'un groupe de femmes dont l'une construit un puit, l'autre s'occupe d'ornementations puis une autre encore de la flore extérieur fait écho à un mode de vie simple, sans législation. Le besoin de faire de déclaration à la mairie pour fabriquer ce puit est inexistant.

Le rapport à la temporalité en général est désamorcé ; elles prennent le temps de construire. Nous sommes alors, d'une certaine manière, dans un autre temps ou en tous cas dans un temps révolu si nous devons le comparer au mode de vie capitaliste actuel.



Le terme *matristique* est développée par l'archéologue féministe Marija Gimbutas. C'est un terme très rare, pourtant il enlève le rapport de domination :

" La structure sociale indo-européenne est patriarcale, patri-linéaire et la psyché est guerrière. Chaque Dieu est également un guerrier. Les trois dieux indo-européens principaux sont le Dieu du ciel brillant, le Dieu des enfers et le Dieu du Tonnerre. Les déesses féminines sont les jeunes mariées, les épouses ou jeunes filles sans pouvoir et sans créativité. Elles sont justes là, ce sont des beautés, ce sont des Vénus, comme l'aube ou des jeunes filles au soleil. Le système qui a existé dans la culture "matristique" avant les indo-européens en Europe étaient totalement différent. Je l'appelle "matristique" et non matriarcal, parce que matriarcal réveille toujours des idées de domination et est comparé au patriarcat. Mais c'était une société équilibrée, les femmes n'étaient pas vraiment si puissantes qu'elles auraient usurpé tout ce qui était masculin. Les hommes étaient à leur position légitime, ils effectuaient leur propre travail, ils avaient leur propre travail, ils avaient leurs fonctions et ils ont également eu leur propre impuissance. Ceci est reflété dans les symboles où vous trouvez non seulement des déesses mais également des dieux. Les déesses étaient créatives, elles créent d'elles mêmes. Dès -3500, des symboles et des sculptures étaient représentés par les parties du corps féminin : seins, ventre et fesses. La vulve par exemple, est un des symboles les plus tôt gravés, et on le lie symboliquement à la croissance, à la graine. Parfois, à côté d'elle se trouve un motif de branche ou de plante. Dans la vulve il y a quelque chose comme une graine. Et cette sorte de symbole est très durable, il continue pendant 20 000 ans au moins. "



La tour de Babel dans l'histoire se fabrique par Dieu et par les hommes. La décision de ce premier de détruire le langage commun alors que la tour se construit dans le meilleur environnement possible est une provocation évocatrice. Les architectes écoféministes sont alors misent en lumière ici pour leurs visées salvatrices.

Révérances spéciales à :

MINNETTE DE SILVA, NORMA MERRICK SKLAREK, HISILA YAMI, FLORENCE YOCH, ANDRÉE PUTMAN, LILLY REICH, MARIE BARNARD, GERTRUDE JEKYLL, ANNA KEICHLINE, LIU JING, FARCHID MOUSSAVI, CHARLOTTE PERRIAND, CARME PINÓS, ELIZABETH DE PORTZAMPARC, ELSPETH BEARD, SOPHIA HAYDEN, KAROLA BLOCH, SHIRLEY BLUMBERG, ALICE CONSTANCE AUSTIN.

Ce sont les seules architectes écoféministes reconnues en France.



Le *non-lieu* est une idée que j'ai développé. Il s'agit d'espaces qui se situent dans tout types d'interstices : un lieu délimité qui reste néanmoins hors d'une zone spéciale, un entre-deux physique, un espace mentale ou encore un espace représenté. Ils peuvent alors être dessinés par des formes objectives dans un lieu phantasmé (voir couverture de l'ouvrage).

À l'image d'un lieu infini et blanc comme est souvent représentée la mémoire ou la conscience dans les films, ce lieu n'en est pas vraiment un dans le sens où il y a des éléments non-ordinaire. C'est un espace où les choses se réfléchissent entre elles afin de créer une suggestion commune.

On parle d'un état entre conscience et inconscience qui fabrique une toute autre réalité. Celle qui est connectée à notre intériorité profonde et qui nous permet d'assimiler et transformer les choses extérieures. Un état qui nous permet de nous saisir de notre inconscience et de la pénétrer pour en sortir de nouveaux sens, de nouvelles approches.

Ici, à l'image de la première et quatrième de couverture, la volonté de créer une nouvelle *pólis* s'ébauche. Les éléments apparaissent alors très colorés dans un espace où le fond est blanc pour permettre une valorisation de la représentation utopique.



Reformulation d'une citation de Maurice Toesca :

« En dehors de l'amour, un homme ne vit pas : il s'agite. On confond souvent les deux choses. L'agitation procure aussi des sensations agréables, mais ce ne saurait être que des plaisirs de remplacement. »



Fin



Postface

D'après le constat selon lequel le capitalisme détruit les liens sociaux, le bien commun et les pratiques éthiques non normées, je me suis laissée aller à quelques rêveries.

Que serait un édifice symbolique dans lequel il ferait bon vivre ? Comment aborder la question de la morosité architecturale et ses mal faits ? Comment sortir de la grisaille dans un monde où chaque recoin de l'espace public y est privatisé ? Comment repenser l'égalité des genres dans un pays patriarcal où la langue même masculinise tout névrotiquement ?

En partant d'une métaphore inventée selon laquelle vivre dans un bâtiment ouvert permet d'avoir l'esprit ouvert, je me suis rendu compte par l'expérience du toit-terrasse que cela permettait en tous cas d'y rassembler ses habitants.

Aménager un espace commun au dernier étage d'un édifice m'a semblé être très adéquat. Quoi de plus plaisant que de s'allonger sur un banc dans l'éther du ciel ? De croiser ses voisins ou ses colocataires à l'heure du thé ? Ou encore de regarder l'éclipse lunaire avec eux sans besoin de télévision le soir ?

Au Mexique, tous les bâtiments sont ouverts, colorés et la végétation est foisonnante ; les lieux respirent.

En m'inspirant de cet environnement, j'ai questionné l'architecture d'ici et son aspect patriarcal où chaque catégorie sociale a sa plasticité et son budget.

Je me suis alors mise à questionner la place dominante du patrimoine puisque c'est l'élément culturel qui est préservé dans l'espace public :

pourquoi conserver ce passé monarchique et sexiste en vitrine ? Et si nous faisons autre chose des anciennes bâtisses patrimoniales ? En effet, pourquoi les églises n'investissent pas dans un tas de lits pour les sans-abris ? Pourquoi le peuple ne vit-il pas dans les châteaux ?

Et si nous conservions l'esthétique ornementale tout en inversant les codes hiérarchiques ?

Le patrimoine lui-même cherche des investisseurs pour rénover ses châteaux en ruine, ses églises délabrées, pourquoi ne pas réfléchir à une alternative collective ? Pourquoi le peuple n'aurait-il pas accès à un prétendu

Postface

luxe qui n'est que le fruit de son travail (artisans, ouvriers, prolétaires) ?

En découvrant le Castel del Monte qui possède un toit-ouvert et qui était conçu pour les sciences et non la défense militaire, je me suis rapidement projetée dans la construction d'une vie idéale où le toit-terrasse serait donc aménagé. Ce lieu serait habitable en ayant des moyens d'approvisionnement à proximité : un jardin-potager sur le toit, une cave pour la fabrication du fromage et du vin, et une bergerie.

En effet, pourquoi ne pas tenter de former un mode de vie local et communautaire dans un système qui s'éloignerait du fonctionnement capitaliste et consumériste dans lequel nous vivons tous aujourd'hui ?

 *Bibliographie principale* 

Silvia Federici, Caliban et la sorcière : femmes, corps et accumulation primitive, édition entre monde senonevero, 2014

Monique Wittig , Les guérillères, Les éditions de minuit, 2005

Guillermo Bonfel Batalla, Mexique profond, édition Zone Sensible, 2017

Augustin Berque, Recosmiser la Terre : quelques leçons péruviennes, éditions B2, 2018

Caroline Maniaque, Go West : Des architectures au pays de la contre-culture !, édition Parenthèses, 2014.

Giorgio Agamben, Création et anarchie, édition Rivages, 2019

Simon Springer, Pour une géographie anarchiste, édition Lux, 2018

Marc Augé, Non-lieux, édition Le Seuil, 1992

Goliarda Sapienza, L'art de la joie, édition Le Tripode, 2016

Jean-Marie Blas de Roblès, Là où les tigres sont chez eux, édition Zulma, 2016

Annie Dillard, En vivant, en écrivant, édition 10/18, 1998

Keith Basso, L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert, édition Zone Sensible, 2016

 Bibliographie secondaire 

Donna Haraway, Manifeste cyborg et autres essais ; Savoirs situés / Teddy Bear, éditions Exils, 2007

Michel Foucault, Le corps utopique, les hétérotopies, Nouvelles Éditions Lignes, 2019

George Bataille, Les larmes d'Eros, édition 10/18, 1987

Carlos Castañeda, L'art de rêver, édition Pcket, 1996

Le comité invisible, L'insurrection qui vient, édition La fabrique, 2007

Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Principes de la philosophie du droit, édition PUF, 2013

Maurice Blanchot, La communauté inavouable, Les éditions de minuit, 1984

Gabriel García Márquez, 100 ans de solitude, édition Points, 1995



Mémoire en vue de l'obtention du DNSEP
conférant le grade de Master.

Sous la douce orientation de Maël GUESDON et Flo-
rent LAHACHE que je remercie pour leurs précieux
conseils.

Je remercie bien sûre tous mes camarades et amies
de Bordeaux, de Paris, et de Mexico en soulignant
mon amour éternel à celles et ceux qui seront présents
à mes côtés encore des années durant.

Une pensée particulière pour mon père qui m'a trans-
mit son amour des plantes et pour qui l'énergie du
coeur est
inéductable.

Déborah SIERRA
« *Pólis* nulle-part »

achevé d'imprimer à l'EBABX en octobre 2019
par Patrick Mouret
École supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux
2019-2020





POLIS
NULLE-
PART

